



**HAL**  
open science

## Construction et expérimentation d'une méthode historique : le Nouveau-Monde selon Volney

Philippe Bourdin

► **To cite this version:**

Philippe Bourdin. Construction et expérimentation d'une méthode historique : le Nouveau-Monde selon Volney. Annales historiques de la Révolution française, 2017. halshs-02360464

**HAL Id: halshs-02360464**

**<https://shs.hal.science/halshs-02360464>**

Submitted on 12 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Construction et expérimentation d'une méthode historique : le Nouveau-Monde selon Volney

---

**Résumé :** Volney (1757-1820), riche de la diversité des travaux des Idéologues qu'il partage et nourrit, de sa place à l'Institut, participe activement à la naissance des sciences morales et politiques. Elles reposent sur des observations ethno-anthropologiques, des débats sur le rapport physique de l'homme à son milieu, sur la mesure des différences sociales, politiques et culturelles des peuples de la terre, donnant lieu à inventaires et statistiques. Volney insiste sur l'importance du voyage, auquel il lie sa pédagogie de l'histoire. Expérimentée en Égypte et en Syrie au début des années 1780, développée à l'École normale, il va tenter de la transporter de 1795 à 1798 aux États-Unis. Il y trouve matière à comparer deux révolutions, deux républiques, à réfléchir à leurs fragilités. Mais apparaissent aussi les limites de sa méthode dans sa rencontre circonscrite et apeurée avec les Amérindiens, de l'étude desquels il prétend poursuivre son raisonnement, désormais pessimiste, sur les processus de civilisation.

**Mots clés :** Amérindiens, civilisation, écriture de l'histoire, Égypte, États-Unis, Idéologues, sciences morales et politiques, Syrie, Volney

Pour l'Idéologie, la géographie est science de la présence humaine, ce qui est incitation aux voyages et aux observations ethno-anthropologiques, aux débats sur le rapport physique de l'homme à son milieu, à la mesure des différences sociales, politiques et culturelles des peuples de la terre, aux inventaires et à la statistique – qui épousent une dimension encyclopédique. Le comte Constantin François Chasseboeuf de la Giraudais, dit Volney (1757-1820) est riche de la diversité des travaux des Idéologues qu'il partage et nourrit<sup>1</sup>. Il est de ceux qui aiment à vérifier les hypothèses sur le terrain, comme le lui permettent ses revenus, et qui s'efforcent de découvrir la réalité complexe et l'inscription historique des populations qu'ils rencontrent, essayant de faire mentir l'opinion qu'exprime Roederer en 1793 : « Peu de voyageurs savent observer, moins encore savent être fidèles »<sup>2</sup>. Il s'inscrit activement dans ce grand renouvellement du voyage savant auquel s'emploient les élites européennes dès les années 1770, et plus encore les diplomates et fonctionnaires d'une Première république française avide de s'approprier les territoires conquis, annexés ou rattachés<sup>3</sup>. Son œuvre épouse et abonde les évolutions épistémologiques et institutionnelles de l'organisation des savoirs, particulièrement après Thermidor, à l'heure où le monde savant, réuni au sein de l'Institut national, est convoqué pour seconder pédagogiquement un processus de dépolitisation et de « civilisation » du peuple<sup>4</sup>.

Nul reniement, cependant, de son expérience passée de la sociabilité des Lumières. Car, outre sa propre position au sein du nouveau dispositif, Volney est aussi le produit des réseaux au sein desquels il a appris et s'est affirmé : ami de d'Holbach, de Cabanis, de Diderot, de Condorcet, il a été l'un des fidèles du salon de M<sup>me</sup> Helvétius. En ce dernier, il a partagé l'américanophilie : d'Holbach lui a présenté Franklin ; il y a fréquenté Jefferson lors de son

---

<sup>1</sup> Cf. Jean ROUSSEL (dir.), *L'héritage des Lumières. Volney et les Idéologues*, Actes du colloque d'Angers (14-17 mai 1987), Centre de recherches sur l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle, Université d'Angers, 1988.

<sup>2</sup> Pierre Louis ROEDERER, *Cours d'organisation sociale*, in *Œuvres complètes*, Paris, 1853-1859, vol. VIII, p. 165. Cité par Genny PUGLIESE, « Voyager avec les Idéologues : Constantin-François Chasseboeuf de Volney », *La Revue française*, numéro spécial électronique : « La culture des voyageurs à l'âge classique. Regards, savoirs et discours ».

<sup>3</sup> Gilles BERTRAND, « Voyage des anciens, voyage des modernes : qu'est-ce qu'un voyage républicain ? », in Gilles BERTRAND et Pierre SERNA, *La République en voyage (1770-1830)*, Rennes, PUR, 2013, p. 11-39.

<sup>4</sup> Jean-Luc CHAPPEY, « Repenser la Terreur par les sciences », in Michel BIARD (dir.), *Les politiques de la Terreur (1793-1794)*, Rennes, PUR, 2008, p. 391-402 ; « Les Idéologues et l'Empire. Etude des transformations entre savoirs et pouvoir (1799-1815) », in Antonino DE FRANCESCO (dir.), *Da Brumaio ai Cento giorni. Cultura di governo e dissenso politico nell'Europa di Bonaparte*, Milan, Guerini e Associati, 2007, p. 210-227 ; « Sciences et politique en Révolution (1792-1802) », in Serge BIANCHI et Philippe BOURDIN (dir.), *Révoltes et révolutions de 1773 à 1802*, Paris, Éditions du Temps, 2004, p. 251-276.

ambassade en France<sup>5</sup>. Les débats font alors rage sur la possibilité d'une aventure commune au genre humain, le sentiment des différences ne cessant de grossir. Quels que soient la sensibilité de la République des Lettres aux missions des Jésuites auprès des Guaranis du Paraguay, des quakers en Amérique du Nord, son accord sur les cruautés exterminatrices commises par les conquérants envers les peuples indigènes (malgré les controverses autour des chiffres donnés par las Casas), la nature et le statut des Amérindiens font débat. Raynal et Buffon les placent au tout début d'une route conduisant à la civilisation, instruisant un procès en inculture : encore ensauvagés, dispersés en petites communautés, presque ignorants des arts et de l'écriture, ils seraient réduits à une agriculture bornée, à un despotisme latent. De Pauw (*Recherches sur les Américains*, 1768) argue de la rigueur du climat, qui amoindrirait leurs qualités physiques et morales et expliquerait le relatif échec de l'humanité indienne. Au-delà du mythe du « bon sauvage », l'heure est donc à plaider pour l'intégration progressive des natifs à la société policée et technicisée dessinée en Europe, en lieu et place de la leur vouée à une mort certaine, pour la multiplication des contacts : l'apprentissage de la langue, les échanges commerciaux, les mariages en semblent des moyens. Encore faudrait-il, pour mieux appréhender l'autre, pouvoir compter sur les vues d'un « voyageur-philosophe », à l'heure où les succès de librairie promeuvent des récits d'expéditions et d'explorations biaisés par des intérêts mercantiles, des préjugés d'état ou de confession religieuse<sup>6</sup>.

De ses pérégrinations en Égypte et en Syrie au début de la décennie 1780, sont nées des considérations sur l'histoire et sa construction par les voyages dont Volney nourrit ses cours à l'École normale de l'an III, avant d'appliquer ses méthodes et ses hypothèses au continent américain. À l'heure de l'institutionnalisation des sciences morales et politiques, il trouve dans les principes de gouvernement et de religion, dans l'idéal du « citoyen propriétaire » ou dans l'organisation de la vie intellectuelle, artistique et scientifique les véritables ferments des sociétés. Mais les principes qui le conduisent à appréhender le voyage comme un processus culturel, permettant de remonter aux origines des nations, sont-ils applicables en tout temps et en tout lieu ? Ses responsabilités politiques et scientifiques, favorisées par la décennie révolutionnaire, sont-elles compatibles avec son indépendance de jugement et d'écriture ? L'affirmation d'une « civilisation européenne », d'un progrès de l'humanité que la prime Révolution aurait incarné, les désillusions nées de la Terreur propices à une dénonciation de la « barbarie », s'accordent-elles avec l'affirmation d'une « famille universelle » uniment tendue vers la recherche du bonheur, et avec l'acceptation de l'altérité, particulièrement celle qu'il va découvrir lors de sa brève rencontre avec les Amérindiens ?

## Voyages et philosophie de l'histoire

Son *Mémoire sur la chronologie d'Hérodote* ayant suscité en 1782 des débats au sein de l'Académie des Inscriptions, Volney organise aussitôt un voyage au Moyen-Orient, aux sources des idées religieuses, morales et politiques de l'Europe : « J'avais lu et entendu répéter que de tous les moyens d'orner l'esprit et de former le jugement, le plus efficace était de voyager »<sup>7</sup>. Pour nourrir sa soif de savoir et d'aventure, il s'entraîne dûment, physiquement et intellectuellement. Il apprend l'arabe au Collège de France et poursuit ensuite sa formation sur le terrain, auprès des Coptes libanais. Il imagine même d'établir des règles de transcription de la langue en caractères latins modifiés, à la recherche d'un alphabet universalisable, propice à la diffusion des Lumières, cependant peu soucieux des usages dialectaux. Sa *Simplification des*

<sup>5</sup> Durand ECHEVERRIA, *Mirage in the West. A History of the French Image of American Society to 1815*, Princeton, Princeton Legacy Library, 1968, p. 51 et 122.

<sup>6</sup> Sur tous ces points, cf. Michèle DUCHET, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1971.

<sup>7</sup> VOLNEY, *Voyage en Égypte et en Syrie*, préface de 1786, Paris, Volland, 1787, p. III.

*langues orientales* (1795), qui n'est point isolée dans la recherche d'un langage universel et égalitaire, irritera en conséquence orientalistes et traducteurs<sup>8</sup>. Il publie surtout à son retour, en 1786, un *Voyage en Égypte et en Syrie*, éloigné du projet originel en ce sens qu'il s'agit d'abord d'une description géographique, ethnographique, socio-politique et militaire de l'empire et du despotisme ottoman. Celui-ci repose notamment, à ses yeux, sur l'absence d'une classe moyenne, sur l'enfermement des femmes dans l'espace domestique. Vif à peindre une situation géopolitique qui intéresse les Occidentaux, témoins des conflits russo-turcs en Crimée, et pariant sur une émancipation rapide de l'Inde de la tutelle anglaise, Volney reste des plus flous sur son itinéraire : Alexandrie en janvier 1783, Le Caire en juillet, puis Suez et les Pyramides, Damiette en septembre, Alep en décembre, Tripoli en janvier 1784, Acre en mars, Baalbek en août, Damas, Bethléem et Jéricho. Il alterne observations personnelles et connaissances de seconde main, privilégie les tableaux aux anecdotes privées. Il ne bénéficie-t-il que d'une connaissance limitée des Bédouins et d'aucune expérience directe de la Montagne alaouite, de la région Homs-Damas, du désert de Syrie ou du Sinaï<sup>9</sup>. Il dit sa découverte des souks, des bains turcs, des routes des caravanes, des peuples pasteurs ou errants de Syrie, des villes principales. Il se fait hydrologue pour longuement décrire le Nil, s'attarde sur la géologie et les climats, ou sur les maladies frappant l'Égypte, plus encore sur le régime et le quotidien des Mamelouks, sur les contraintes et la variété des activités économiques. Son ton, si impersonnel qu'il se veuille, résonne des échos de la poésie d'Ossian et de sa déception vis-à-vis des rêves que les gravures avaient pu faire naître en lui. Nombre des monuments attendus ne sont plus que ruines ; il rencontre de brillantes sociétés anciennes déchuës, appauvries, soumises aux Turcs<sup>10</sup>.

Volney demeure un Européen qui observe l'Orient, et s'en distingue, ne serait-ce qu'à travers les pronoms « ils/eux », opposés à « nous »<sup>11</sup>. Ses deux derniers chapitres (XXXIX, XL) regrettent le marasme des arts, frappés par les interdits de l'Islam, ou l'ignorance des modes vestimentaires et mobilières européennes, bref, l'éloignement du marché de la consommation - à défaut que les oligarchies le soient tout à fait du luxe. L'observateur s'esbaudit devant ce qui lui semble un conservatoire des traditions et techniques antiques (tyriennes, grecques, romaines) en matière de sellerie, de ferronnerie, de serrurerie, d'architecture, etc. Il ne parvient pas à accoutumer son oreille aux prouesses musicales, mais s'intéresse à la gestuelle qui les accompagne, fort explicite des sentiments mélancoliques notamment. Il est sensible à la danse, exercice qu'il décrit à tort comme exclusivement féminin et vénal, « représentation licencieuse de ce que l'amour a de plus hardi ». Il renvoie les almées aux bacchantes et aux « porcherons », à la « grossièreté » et à la « barbarie »<sup>12</sup>. Il y retrouve les signes annonciateurs d'une décadence, sur les modèles de Carthage ou de Rome. La déshérence des sciences, autrefois florissantes, l'abandon de l'éducation aux seules lectures pieuses, la rareté et la médiocrité des bibliothèques, sauf au Caire, l'usage de la copie plutôt que de l'imprimerie, le renforcent dans sa vision dépréciative. Il conclut à « l'ignorance des Orientaux », rendue abyssale par des despotes s'appliquant à étouffer les connaissances et la création, et entretenue par la dévotion à Allah et à la parole de Mahomet, « superstition fanatique qui devient la cause de mille désordres »<sup>13</sup>. Il

<sup>8</sup> Daniel LANÇON, « L'Idéologue Volney devant l'altérité des langues du Proche-Orient : utopies et apories », in Yves CITTON et Lise DUMASY (dir.), *Le moment idéologique. Littérature et sciences de l'homme*, Paris, ENS Éditions, 2013, chapitre 8 ; Michel ESPAGNE, « *Les Ruines*. Contribution à une étude des mythologies de l'écriture », in Jean BESSIERE (dir.), *Études romanesques 3, Mythologie de l'écriture et roman*, Paris, Lettres modernes, 1995, p. 45-63.

<sup>9</sup> Jean GAULMIER, « Notes sur l'itinéraire de Volney en Égypte et en Syrie », *Bulletin d'études orientales*, n° XIII, 1949-1951, p. 45-50.

<sup>10</sup> Jean LEFRANC, « Volney : du mythe des ruines à la réalité des révolutions », in Bernard BOURGEOIS et Jacques D'HONDT (dir.), *La philosophie et la Révolution française*, Paris, Vrin, 1993, p. 187-194.

<sup>11</sup> Cf. Genny PUGLIESE, art. cit.

<sup>12</sup> VOLNEY, *Voyage en Égypte et en Syrie*, préface de 1786, Paris, Volland, 1787, p. 403-405, 417.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 410, 421.

exalte en retour l'état de l'Europe, fait selon lui d'abondance et de paix, mais sans doute aussi fragile que la splendide Asie vantée autrefois : « Tel est le mérite de l'Histoire, que par le souvenir des faits passés elle anticipe aux temps présents les fruits coûteux de l'expérience », et les voyages en précipitent l'analyse des leçons<sup>14</sup>. L'ensemble de ces descriptions, les réflexions qui en résultent, suffisent à installer Volney comme un nouveau découvreur. Il va, du reste, défendre bec et ongles son pré-carré, tandis que son livre est très vite réédité, et traduit en anglais, en allemand et en hollandais.

Élu du tiers-état de l'Anjou aux États généraux, Volney accueille avec enthousiasme la Révolution française et la sert de ses talents de pamphlétaire, bien au-delà des prémonitions de son collègue Milscent<sup>15</sup>. En 1791, sortent des presses *Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des Empires*. Le propos s'inscrit dans la continuité du *Voyage en Égypte et en Syrie*, dont l'auteur prétend tirer une série de vérités morales et politiques à la lumière des temps nouveaux inaugurés par les Français, et surtout par leurs législateurs. Il se retourne sur la grandeur passée et la chute des civilisations, sur les secousses qui les ont transformées comme sur le patrimoine de l'humanité, sur les menaces à mesurer et les enseignements moraux à tirer pour l'avenir sans succomber à la simpliste explication du courroux d'imaginaires divinités<sup>16</sup>. Emphatique, Volney se met en scène dans les ruines de Palmyre, où il n'est vraisemblablement jamais allé<sup>17</sup>, et disserte – approximativement – sur les différentes religions, fortement inspiré de *L'Origine de tous les cultes, ou la Religion universelle* de Charles-François Dupuis (1795), qu'il a parcouru bien avant son impression. À ses yeux, « l'espérance religieuse et la désespérance humaine s'alimentent à la même source »<sup>18</sup>, la première s'accrochant comme le lierre à la seconde. Volontiers pathétique, mélancolique et élégiaque, même s'il affirme que « le genre des voyages appartient à l'Histoire, non au roman » (chapitre XIX), il est, à l'aune de bien des penseurs de son siècle (Rousseau, Mably, Morelly), pessimiste sur le genre humain. Il lui semble éloigné de l'harmonie originelle des nations, rongé par la cupidité, l'égoïcentricité, les passions, l'ignorance, les illusions métaphysiques et l'obscurantisme religieux, d'où naît la tyrannie.

Il paraît donc essentiel de revenir à la « loi naturelle », de diffuser les lumières, la raison, le droit, la liberté et l'égalité, de considérer la diversité et la multiplicité du réel – à l'écart de généralisations toujours abusives et à l'aide d'observations précises. Le progrès, pourtant, qu'il ressent dans la langue commune, la diffusion de l'imprimé et les espaces de sociabilité savante ou éducative permis par les Lumières, lui semble en partie une chimère au vu de l'inévitable processus de dégradation des civilisations : « plus je médite sur la nature de l'homme, plus j'examine l'état présent des sociétés, moins un monde de sagesse et de félicité me semble possible à réaliser » (chapitre XIV). L'inexorable dépérissement des formes politiques, accéléré par des nations divisées ou soumises, des conquêtes démentes, une colonisation attentatoire à l'égalité des « races » humaines, des despotes brutaux, devient un topos de l'histoire de l'humanité. Seule la Révolution, portée par la « grande nation », peut permettre de diffuser un

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 457.

<sup>15</sup> AN, B/III/7. Tout juste élu aux États généraux, Marie-Joseph Milscent, lieutenant général d'Angers, ne se permet-il pas ce mot au Garde des Sceaux : « On a nommé pour second député un particulier (je dis ceci à Votre Grandeur sous le secret de la confiance paternelle) qui pourra peut-être faire ben du bruit aux États, c'est un sieur de Volney. Cet homme a un talent extraordinaire pour se faire des partisans ; il restait sur sa chaise immobile, et tous nos habitants des campagnes allaient lui demander mystérieusement qui ils devaient nommer ; les honnêtes gens gémissent d'un choix semblable, qu'on qualifie de scandale. Je souffre cruellement de voir mon nom à côté de ce particulier » ?

<sup>16</sup> Sophie LACROIX, « Volney et le thème des ruines », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 53, 2007/1, p. 144.

<sup>17</sup> Roland MORTIER, *La poésie des ruines en France. Ses origines, ses variations de la Renaissance à Victor Hugo*, Genève, Droz, 1974, p. 136-139.

<sup>18</sup> Georges BENREKASSA, « Poétique et politique de la régénération. *Les Ruines* de Volney et le moment révolutionnaire », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 4, n° 23, 1989, p. 149-157.

modèle de régénération, à condition toutefois de ne pas tomber dans une autocélébration émolliente, de produire de constantes remises en cause des certitudes, au nom de la raison. Celle-ci est figurée par un Génie prophétique, rejetant dans l'ombre le fantôme du passé. De là à provoquer un enthousiasme universel, une diffusion pacifique du modèle, il y a bien des incertitudes sur lesquelles Volney n'insiste pas. En bref, *Les Ruines* offrent « un observatoire précieux, quoique généralement négligé, pour étudier la rencontre de l'héritage des Lumières et du moment révolutionnaire autour des équivoques de l'eurocentrisme »<sup>19</sup>. Moyennant quoi, l'ouvrage obtient un réel succès de librairie : quatre éditions jusqu'en 1817, onze nouvelles de 1817 à 1824, une traduction immédiate en anglais.

Occupant en 1794-95 brièvement et avec succès la chaire d'histoire de la toute nouvelle École normale, Volney y professe ses doutes sur la possibilité d'établir une certitude historique – à commencer par la réalité de l'existence de Jésus-Christ. Fortement inspiré par les principes de Condillac, par les études de Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, *Histoire de Charles VII*), ou les pensées d'Helvétius, du baron d'Holbach et de Condorcet, il réfléchit à l'art d'étudier, d'écrire et d'enseigner l'histoire, à son utilité sociale et pratique suivant l'âge et l'état des citoyens. De ce point de vue, les écoles primaires ne lui semblent pas un niveau idéal, sinon à transformer les élèves en perroquets porteurs de préjugés ou à limiter les leçons à des biographies des hommes illustres claires et concises, susceptibles de solliciter leur réflexion, leur imaginaire. Il lui semble nécessaire de partir du temps présent et d'approfondir l'une après l'autre et dans leur continuité l'histoire des nations, plutôt que de prétendre embrasser des périodes entières comme l'Antiquité. Il s'interroge sur « l'autorité des témoignages » ou « l'autorité magistrale », sur les « conditions requises pour la certitude », valorisant la propédeutique des voyages, qui suppose au préalable de nombreuses lectures et un apprentissage des langues, et sur le terrain l'acuité des observations prolongées qu'il faudra ensuite comparer : « la comparaison des préjugés et des habitudes d'hommes et de peuples divers m'a convaincu et presque dépouillé de ceux de mon éducation et de ma propre nation »<sup>20</sup>. Jusqu'à remettre en cause, au besoin, les affirmations de Montesquieu sur l'indolence des Orientaux ou de Buffon sur l'uniformité du désert d'Arabie (cinquième leçon) ... L'histoire devient dans ses leçons un « art systématique des calculs qui ne sont que probables », une « science physiologique des gouvernements » qu'il décline en rubriques, incitant aux comparaisons et à vocation universelle<sup>21</sup>.

## Un Nouveau-Monde décevant

À l'issue de cette expérience pédagogique, en l'an III, Volney participe, entre le 6 novembre 1794 et le 30 mai 1795, à l'administration de la Commission des Relations extérieures. Il est notamment chargé de réaliser un questionnaire destiné aux agents diplomatiques français à l'étranger dans la perspective d'un vaste travail collaboratif (relayées par le *Magasin encyclopédique*, ces *Questions de statistiques à l'usage d'un voyageur* seront publiées en 1813). Volney veut faciliter leur appréhension du pays auquel ils sont temporairement rattachés, en faire des « voyageurs éclairés », accumulant des observations encyclopédiques sur le développement moral des nations, sur l'économie politique, reconstruisant au final, par accumulation critique et par comparaison des connaissances, l'histoire de l'humanité, les lois, les mécanismes qui la construisent et hâtent le « processus de

<sup>19</sup> Antoine LILTI, « Et la civilisation deviendra générale : l'Europe de Volney ou l'orientalisme à l'épreuve de la Révolution », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, n° 4-2011 : *Dire et faire l'Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, en ligne (<http://lrf.revues.org/290>).

<sup>20</sup> Daniel NORDMAN (dir.), *L'École normale de l'an III. Leçons d'histoire, de géographie, d'économie politique*, Paris, Dunod, p. 56-57 : Avertissement à l'édition de 1800 des *Leçons d'histoire*.

<sup>21</sup> Anne-Sophie LETERRIER, « L'histoire en Révolution », *AHRF*, n° 2-2000, p. 71.

civilisation » ou, au contraire, la dégénérescence des corps politiques<sup>22</sup>. À son tour, cet ancien membre de la société des Amis des Noirs décide d'aller aux États-Unis mesurer les progrès de la liberté, un projet qu'il mûrissait depuis 1793 : « Lorsque je m'embarquais au Havre, c'était avec le dégoût et l'indifférence que donnent le spectacle de l'expérience. Triste du passé, soucieux de l'avenir, j'allais avec défiance chez un peuple libre voir si un ami sincère de cette liberté profanée trouverait pour sa vieillesse un asyle de paix dont l'Europe ne lui offrait plus l'espérance », écrira-t-il plus tard, faisant allusion à ses dix mois d'emprisonnement pendant la Terreur<sup>23</sup>. « Il craignait de nouveaux orages et de nouveaux revers pour les libertés européennes à peine naissantes », précisera son ami Cabanis, sensible aux conflits sociaux latents faute d'« une plus égale répartition des biens »<sup>24</sup>.

Il caressait à vrai dire l'idée de ce voyage, qui va durer du 12 juillet 1795 au 5 juillet 1798, à l'heure où il avait finalement choisi, fin 1782, l'Égypte et la Syrie pour mieux mesurer la marche historique des civilisations : « l'Amérique naissante et les Sauvages me tentaient », avoue-t-il<sup>25</sup>. L'environnement intellectuel aurait pu alors être déterminant. En 1781, l'Académie de Lyon, sur proposition de l'abbé Raynal, dont on sait l'importance de son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1770), avait mis au concours le sujet suivant : « La découverte de l'Amérique a-t-elle été nuisible ou utile au genre humain ? S'il en résulte des biens, quels sont les moyens de les conserver et de les accroître ? Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier ». Par-delà le ralliement éventuel à la cause des Patriotes, les questions des Amérindiens et de l'esclavage sont au cœur des réponses apportées par les candidats<sup>26</sup>. Depuis, nul doute que les relations diplomatiques franco-américaines complexes à l'issue de la guerre d'Indépendance durant laquelle se sont illustrés des nobles libéraux comme La Fayette, que les comparaisons imprimées des constitutions, qui fleurissent dès 1791, n'aient excité la curiosité de Volney ; qu'il ait pu compter avec plusieurs récits de voyages récemment publiés. Celui du marquis de Chastellux, ami de Buffon, de Julie de Lespinasse, correspondant de Voltaire et membre de l'Académie française depuis 1775, *Voyages dans l'Amérique septentrionale dans les années 1780, 1781 et 1782* (Paris, 1786), est sans conteste l'un des plus importants, recommandé par le *Mercur de France* ou le *Journal encyclopédique*. Chastellux hésite à participer au concours lyonnais, prolongé jusqu'en 1790 eu égard à la médiocrité de la quarantaine de mémoires envoyés jusqu'alors, et finalement jamais primé malgré les échos nombreux renvoyés par la presse. À défaut de concourir, le marquis est lu et apprécié de Raynal, avec lequel il échange désormais, et de Grimm. Chef d'état-major de Rochambeau à l'heure de l'intervention française, il n'avait pas perdu de temps pour découvrir la Pennsylvanie et les Alleghany, pour saluer Washington et les principaux acteurs de la révolution américaine, ou s'incliner devant les hauts lieux de leurs victoires<sup>27</sup> ; après la défaite anglaise de Yorktown, où ses talents

<sup>22</sup> Virginie MARTIN, « Les enjeux diplomatiques dans le *Magasin encyclopédique* (1795-1799) : du rejet des systèmes politiques à la redéfinition des rapports entre les nations », *La Révolution française* [en ligne], n° 2-2012.

<sup>23</sup> VOLNEY, *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, Paris, Dentu, tome 1, an XII, préface.

<sup>24</sup> *La Décade philosophique*, 10 frimaire an XII (2 décembre 1803), p. 398.

<sup>25</sup> VOLNEY, *Voyage en Égypte et en Syrie*, préface de 1786, Paris, Volland, 1787, p. iv. Sur les différences d'intention et de temporalité des deux voyages, voir Alexander COOK, « Entre l'ancien et le nouveau monde. C.F. Volney et la politique des récits de voyages en France, 1782-1803 », *AHRF*, n° 3-2016, p. 87-107.

<sup>26</sup> Hans-Jürgen LÜSEBRINK, Alexandre MUSARD (éd.), *Avantages et désavantages de la découverte de l'Amérique*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1994.

<sup>27</sup> Son itinéraire le conduit à Newport, Bristol, Waren, Providence, Plainfield, Canterbury, Windham, Hartford, Harrington, Lichfield, Washington (Connecticut), Fish-Kill, West-Point, Paramus, Mount Vermont, Troy, Morris-Town, Princeton, Greorgetown, Trenton, Bristol, Philadelphie, Germantown, Philadelphie, Brandywine, Chester, Billing's-port, Philadelphie, Baskenridge, Prompton, Ringwood, New-Windsor, Strasborough, Thomas-inn, Claverack, Kinderhook, Albany, Saratoga, Skenectady, Albany, Freeman's Farm, Saratoga, Albany, Nobletown, Sheffield, Canaan, New-Hartford, Lebanon, Voluntown, Providence, Newport.

militaires ne s'expriment pas, Chastellux parcourt la Virginie, rencontrant Jefferson, auquel le liera une indéfectible amitié, dans sa propriété de Monticello<sup>28</sup> ; un troisième voyage le mène du Massachusetts à la Haute-Pennsylvanie<sup>29</sup>. Très anecdotique, son récit montre son empathie pour ses hôtes successifs, son intérêt pour l'état des voies de communication, pour la disposition et l'architecture des lieux visités, pour les espèces végétales et animales ou la mise en valeur des terres, pour les positions des forces militaires, pour les structures politiques fédérales. Il marque aussi son étonnement devant les formes embryonnaires de pouvoir dans les territoires récemment conquis (tel le Vermont) ou la diversité des sectes religieuses (Quakers, Anglicans, Moraves, notamment), sa curiosité hautaine lors d'une brève visite aux Indiens Mohawks – il préfère à la réalité l'histoire de Pocahontas et du capitaine Smith -, son exaltation pour tout ce qui le ramène à la culture savante de la vieille Europe (un livre, une conversation).

En mars 1787, deux amis de Volney, Brissot et Clavière, fondateurs de la Société gallo-américaine, ont fait paraître *De la France et des États-Unis, ou de l'importance de la révolution de l'Amérique pour le bonheur de la France, des rapports de ce royaume et des États-Unis, des avantages réciproques qu'ils peuvent retirer de leurs liaisons de commerce, et enfin de la situation actuelle des États-Unis*<sup>30</sup>. Brissot s'est fait connaître l'année précédente en réfutant les critiques des principes américains contenus dans l'ouvrage de Chastellux<sup>31</sup>. Avec Clavière, il souhaite défendre une relation diplomatique et commerciale privilégiée avec la république américaine, importer en France les principes de la jeune démocratie, et y adapter les « institutions utiles ». Il n'est nullement question pour ces deux universalistes d'exacerber la rivalité franco-anglaise ; tout au contraire, ils rêvent d'une triangulation des relations internationales qui unirait les trois pays. Un voyage aux États-Unis, en 1788, montrera un Brissot plus prosaïque qui, au-delà de ses rencontres amicales avec Saint-Jean Crèvecoeur, essaiera d'investir au nom de plusieurs sociétés d'actionnaires dans le foncier et les contrats à terme – au nom du libéralisme économique comme, vraisemblablement, dans l'espoir de l'installation à terme d'une communauté idéale.

Une décennie plus tard, les États-Unis de 1795 demeurent une terre d'immigration pour les réprouvés de la vieille Europe, moins poussés désormais par les persécutions religieuses que par les nécessités économiques et sociales, ou les exclusions politiques. Plusieurs Français s'y retrouvent malgré eux : colons de Saint-Domingue que la révolte de l'île a privés de leurs propriétés, ou qui ont aussi investi dans la république de Washington ; émigrés qui ont fini par mettre un océan entre eux et leurs adversaires, tels Talleyrand, Liancourt, Moreau de Saint-Méry, Beaumetz, le vicomte de Noailles, Omer Talon ou Jean-Nicolas Dêmeunier, réfugiés à Philadelphie. Ces américanophiles convaincus, reçus au sein de l'American Philosophical Society de Benjamin Franklin, ne profitent qu'au compte-gouttes des réseaux construits depuis les années 1780 (Liancourt, le mieux traité du groupe, est ainsi reçu chez Thomas Jefferson, Alexander Hamilton ou Robert Morris). Ils ne cachent pas le profond ennui, la mélancolie que leur inspire leur exil, loin de l'intensité intellectuelle et politique parisienne, ou de la sociabilité éclairée des salons. Les hôtes autochtones n'atteignent pas la hauteur spirituelle de leurs modèles, affichant surtout des intérieurs de parvenues en un pays où l'on parle beaucoup argent, considéré comme une fin plutôt que comme un moyen. La simplicité des mœurs serait louable

<sup>28</sup> Son trajet suit les étapes de Williamsburg, New-Kent, Newcastle, Hanover, Monticello, New-London, Cumberland, Powhatan, Petersburg, Warwick, Richmond, Westover.

<sup>29</sup> Le voyage passe par Hartford, Coventry, Ashford, Grafton, Concord, Biberika, Andover, Bradford, Haver-Hill, Plastow, Kingstown, Exeter, Greenland, Portsmouth, Hampton, New-Berry, Ipswich, Beverly, Salem, Boston, Cambridge, Providence, Windham, Farmington, Lichtfield, Washington, Fishkill, Newborough, Chester, Warwick, Moravian-Mill, Easton, Bethléem, Montgomery, White-March, Germantown, Philadelphie.

<sup>30</sup> Cf. la réédition présentée par Marcel DORIGNY, Paris, Éditions du CTHS, 1996.

<sup>31</sup> *Examen critique des voyages dans l'Amérique septentrionale de M. le marquis de Chastellux, ou lettre à M. de Chastellux dans laquelle on réfute principalement ses opinions sur les Quakers, sur les nègres, sur le peuple et sur l'homme*, Londres, 1786.



si elle ne s'accompagnait d'indifférence à l'autre, de scolarités négligées, et ne révélait le plus souvent que des esprits frustes. De là, des doutes sur la solidité des fondations républicaines des États-Unis, et des interrogations sur le rôle essentiel de la noblesse dans le processus de civilisation européen<sup>32</sup>.

De là aussi, pour tromper le temps, l'idée de partir à la découverte de l'Amérique du Nord et des « bons sauvages » évoqués dans les *Lettres d'un cultivateur américain* de Saint-Jean Crèvecoeur (1784), membre de la Société gallo-américaine. Chateaubriand a donné le ton lors d'un bref séjour d'avril 1791 à janvier 1792, visitant les villes orientales principales (Boston, Albany, New-York, Philadelphie, Baltimore), longeant le lac Ontario jusqu'à Fort Niagara, et s'enfonçant plusieurs centaines de kilomètres à l'Ouest, des rives de l'Ohio au Mississipi. Des paysages naturels, il rapportera des images et des impressions qui irrigueront toute son œuvre, hymne à l'Amérique française et tout autant critique désabusée de la corruption induite par la colonisation. Liancourt et cinq de ses compagnons s'affairent, eux, à une expédition difficile jusqu'aux chutes du Niagara. Le duc en rendra compte dans son *Voyage dans les États-Unis d'Amérique, fait en 1795, 1796 et 1797* (Paris, Du Pont, an VII, 8 volumes)<sup>33</sup>. Dedicacée à la célèbre salonnière M<sup>me</sup> d'Enville, selon une délicatesse d'Ancien Régime, cette somme suscitera une indifférence générale en un moment où les relations entre la France et les États-Unis sont au plus mal<sup>34</sup>. Au-delà du tableau ébloui des paysages, de son étonnement devant la frénésie spéculative, l'ardeur au travail, la mobilité des individus, l'auteur s'y montre pourtant

---

<sup>32</sup> Doina Pasca HARSANYI, *Lessons from America. Liberal french nobles in exile, 1793-1798*, Pennsylvania State University Press, 2010 ; Frances CHILD, *French Refugee Life in the United States*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1940.

<sup>33</sup> Son parcours est le suivant : Philadelphie, Norristown, Trapp, Postgrove, White-Horse, Reading, Lancaster, Maytown, Middletown, Harrisburg, Sunbury, Northumberland, Berwick, Wilkesbarre, Asylum, Shesequeen, Painted-Post, Bath, Gemaima, Robinson, Lac Seneca, Canandargué, Ontario, Cananaga, Tonnawanta, Buffalo, Fort Érié, chutes du Niagara, Fort Chippawa, Navy-Hall, Kingston, Oswego, Rotterdam, Fort Stanurix, Schuylertown, Little-Falls, Albany, Saratoga, Stillwater, Troy, Lebanon, Northampton, Marlborough, Boston, Thomas-Town, Waldoborough, Broad-bay, Nobleborough, Newcastle, Wicasset, North-Yarmouth, Portland, Bidderfort, Berwick, Dover, Portsmouth, Newbury-Port, Ipswich, Beverley, Salem, Boston, Nottingham, Plymouth, Newbedfort, Rhode-Island, Newport, Bristol, Norwich, New-London, Chelsea, Lebanon, Harford, Middletown, Newhaven, Fairfield, Northvarck, Stamford, Brunswick, Princeton, Philadelphie, Sandy-Hill, Beauford, Savannah, Charleston, Norfolk, Portsmouth, Hampton, York, Williamsburg, Richmond, Petersburg, Richmond, Milford, Monticello, Rockfish, Staunton, Winchester, Keysseltown, Peaten, Strasburg, Newtown, Winchester, Charleston, Frederick-town, Poplar's-spring, Baltimore, Philadelphie, New-York, Providence, Patucket, Boston, Thomas-town, Portsmouth, Exeter, Haver-Hill, Boston, Malborough, Brookfield, Palmer, Springfield, Arsenal, Westfield, Stockbridge, Hudson, Speranza, Katskill, Kingston, New-Paltz, Newburg, Westpoint, Verplank-Point, New-York, Brandywine, Wilmington, Newcastle, Warwick, Chester-town, Annapolis, Federal-City, Georgetown, Alexandrie, Baltimore, Bush-town, Havre-de-Grace, Elktown, Philadelphie, Germantown, Quakerstown, Bethléem, Nazareth, Easton, Hacketstown, Morristown, Chatham, Newark, New-York.

<sup>34</sup> Le traité Jay, du 19 novembre 1794, entre l'Angleterre et les États-Unis, contrariait les précédents accords franco-américains, et la France y voyait une trahison de ses intérêts : aucun matériel américain nécessaire à la construction ou à l'équipement des navires ne pouvait plus être livré aux ennemis de la Grande-Bretagne ; aucune production antillaise ne serait plus transportée en Europe par les Américains ; les corsaires anglais seraient accueillis dans les ports outre-Atlantique. En attendant, leurs concurrents français ne cessent d'arraisonner des bâtiments américains (340 navires entre mars 1796 et octobre 1797, soit 55 millions de dollars de marchandises et des centaines de marins, faits prisonniers). L'ambassadeur James Monroe est rappelé à Washington. Pinkney, son successeur, qui arrive à Paris en décembre 1796, n'est pas reçu par le Directoire, et il doit quitter la capitale française. John Adams, le nouveau président des États-Unis, afin d'éviter une rupture, envoie une mission de trois diplomates (Pinkney, maintenu en fonctions, Marshall et Gerry). Talleyrand, en 1798, vend littéralement ses services aux États-Unis tout en cherchant à leur imposer le rachat de titres hollandais possédés par la France, bien au-delà de leur valeur, s'attirant les foudres du Congrès. Saint-Domingue et son espace maritime, la Louisiane deviennent des enjeux du conflit dont sont victimes de part et d'autre de nombreux bateaux de commerce. Cf. René PILLORGET, « La France et les États-Unis en état de *quasi-guerre* (1793-1801) », in *La France de la Révolution et les États-Unis d'Amérique*, Paris, Masson, 1995, p. 50-59.

des plus sensibles aux institutions, au sort des Amérindiens et des esclaves<sup>35</sup>. N'avait-il pas travaillé à l'amélioration de leur condition au sein de la Société d'émancipation de Pennsylvanie ? Talleyrand, dans ses lettres et mémoires de Philadelphie, New-York ou Boston, peint pareillement une nature vierge de toute présence humaine, qu'il oppose à une classe de nouveaux riches inapte à créer une société épanouie, faute de lumières, à une population trop laborieuse pour prendre le temps de promouvoir la culture, autant de facteurs d'une possible anarchie<sup>36</sup>. Lui-même ne dédaigne cependant pas d'investir dans les vastes forêts du Massachusetts ou dans l'armement d'un navire pour l'Inde. Rentré en France en 1796, il est, un an plus tard, ministre des Affaires étrangères du Directoire. Il doit gérer les difficiles relations entre la France et le nouveau président américain John Adams et ne mésestime pas les avis de Liancourt, resté sur place.

Et que dire de Louis-Philippe d'Orléans, qui, en échange de la libération de ses deux frères cadets, s'embarque en septembre 1796 pour l'Amérique après une émigration en Suisse, à Hambourg, en Scandinavie et en Laponie ? Partis de Philadelphie, les trois princes, jusqu'en février 1798, traversent les États-Unis du Maryland aux Kentucky, en passant par les Grands Lacs et le Canada, puis le Maine. Le journal de route de l'aîné, commencé le 25 mars 1797, sera publié de manière posthume<sup>37</sup>, tandis que les peintures de son frère, Montpensier, mort en 1807, sont depuis longtemps connues et reproduites par les premiers procédés lithographiques. Louis-Philippe parle à son tour de l'immensité des espaces, des difficultés matérielles et alimentaires du périple, de la rusticité de l'habitat et des mœurs – celles-ci d'autant plus rugueuses que nul à l'Ouest n'attend alors des touristes, a fortiori désargentés. Il insiste sur sa rencontre avec les Cherokees et les Chikesaws, s'intéressant de près à leur habitat, à leur habillement, au système politique et militaire des chefferies, à celui de la propriété collective et individuelle (dont celle d'esclaves noirs), aux divertissements et à la nourriture, aux relations avec les colons, les « Indiens blancs », au métissage et à l'économie de marché qui s'ensuivent. Mais il reste coi devant des traditions, notamment matrimoniales, qu'il ne saisit pas, des migrations qu'il ne mesure pas, des croyances et des rituels qui ne font pas une religion. Louis-Philippe, monté sur le trône, continuera d'entretenir sa curiosité ethnographique, accueillant à Paris l'*Indian Gallery* de George Catlin et lui commandant plusieurs œuvres.

Volney est donc loin d'être isolé dans son initiative, qui lui coûte quatre-vingt-neuf jours de traversée avant d'atteindre Philadelphie. Au demeurant, il s'y liera avec les princes et les émigrés<sup>38</sup>, et y entamera un *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique* (1803), de beaucoup plus sévère que les écrits précédents. Lui qui est nommé à l'Institut en son absence mobilise sa science encyclopédique et son goût pour la comparaison avec l'Europe et l'Asie afin de juger plus précisément que ses contemporains des conditions naturelles de la confédération (géographie des forêts, du volcanisme, des montagnes ; climat, vents et courants, lunaisons), de la démographie, non sans tracer aussi une statistique médicale. Outre-Atlantique, il prétend avoir « visité successivement presque toutes les parties des États-Unis », ce qu'aucune précision ne vient réellement étayer<sup>39</sup>. Rives méridionales des lacs canadiens (Huron, Érié, Ontario, Michigan) et du Saint-Laurent, bassin du Mississipi, berges de la Delaware, de la Wabash, de la James River, de la Mohawk, du Potomac, de l'Hudson ou de l'Ohio, chutes du Niagara, baie de Chesapeake, monts Allegheny, Appalaches, sillon de Blue-Ridge, États issus des treize colonies britanniques, nouveaux territoires (Ohio, Kentucky, Tennessee, Vermont, Northwest Territory), forts (Fort Detroit, Fort Cumberland, Fort Wales, ),

<sup>35</sup> Daniel VAUGELADE, *Le Voyage en Amérique de La Rochefoucauld-Liancourt (1794-1798)*, Paris, Éditions de l'Amandier, 2010.

<sup>36</sup> Doina Pasca HARSANYI, *op. cit.*, p. 71.

<sup>37</sup> LOUIS-PHILIPPE, *Journal de mon voyage d'Amérique*, Paris, Flammarion, 1976.

<sup>38</sup> Jean GAULMIER, *Un grand témoin de la Révolution et de l'Empire : Volney*, Paris, Hachette, 1959, p. 202.

<sup>39</sup> VOLNEY, *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, Paris, Dentu, tome 1, an XII, préface.

villes principales<sup>40</sup>, site de Monticello, marges de la Prairie sont cités dans le cours du texte. On sait qu'il a échangé des minéraux avec d'autres voyageurs étrangers à Philadelphie, qu'il a rassemblé des coquillages que Lamarck étudiera plus tard à Paris, qu'il s'appuie sur les travaux de la Philosophical Society of Philadelphia (les *Transactions*), qu'il parcourt le journal manuscrit de Bougainville ou les *Notes sur l'État de Virginie* de Jefferson (1781), qu'il a lu Lahontan<sup>41</sup>. Il a été en contact avec Alexander Mackenzie, auquel il empruntera plusieurs observations, et avec son associé Shaw, fin connaisseur des comptoirs de traite. Il sera de même redevable aux écrits d'Isaac Weld, de Samuel Williams, de Guillemard sur le Bas-Canada, de Pehr Kalm sur la Pennsylvanie, de l'ingénieur anglais Robson, d'Édouard Umfreville, facteur de la Compagnie de la baie d'Hudson de 1771 à 1782, des docteurs Samuel Mitchill et Benjamin Smith-Barton - qui éprouve lui aussi un vif intérêt pour la linguistique<sup>42</sup>.

C'est dire combien on ne peut être assuré qu'il ait parcouru tous les lieux qu'il énumère, peut-être plus au sud que Chateaubriand, bien plus à l'Ouest que Chastellux et Liancourt, toujours plus à l'Ouest, pourrait-on dire, tant la direction fascine déjà avant même que Jefferson n'encourage aux grandes expéditions (Lewis et Clark, Zebulon Pike) et à l'installation raisonnée mais systématique de *factories*. Mais, la plupart du temps, tout de même, Volney avance sur les chemins empruntés par Liancourt, auquel il se réfère aussi volontiers et chez lequel la mention et la cartographie des haltes a été beaucoup plus systématique. Au demeurant, tous ces voyageurs qui ont parcouru des centaines de kilomètres dans les anciennes colonies anglaises de la côte Est, ont fait des étapes semblables, comme si, au-delà des espaces urbanisés, le bouche-à-oreille fonctionnait, et si l'on commençait à dessiner des itinéraires de découverte, de bourgs en hameaux, d'auberge en maison particulière. L'heure est encore à l'invention des toponymes, parfois sans postérité. Le versant occidental des Appalaches demeure largement *terra incognita*, et les cartographes peinent à inventorier et à hiérarchiser ce que nous révèlent les récits. Abraham Bradley, en 1797, est l'un des plus exhaustifs malgré les manques nombreux du résultat final. Au-delà de la mémoire des lieux imposée par l'histoire (celle des champs de bataille si chers à Chastellux), des haltes obligées sur les domaines de Washington ou de Jefferson, perdure intacte chez chacun la curiosité pour les frontières naturelles des Grands Lacs, des Appalaches et du Mississipi, tandis que la Prairie n'est jamais profondément pénétrée, que le rêve d'atteindre le Pacifique n'est jamais évoqué.

---

<sup>40</sup> Boston, Philadelphie, Baltimore, Albany, Richmond, Louisville, Grenville, Georgetown, Staunton, Williamsburg, West-Point, Charlottesville, Fredericton, Francfort, Norfolk, Morristown, Rocks Bury, York, Nazareth, Hanover, Chambersburg, Petersburg, Pittsburgh, Halifax, Harper's-Ferry, Vincennes, Blue-Ridge, Gallipoli, Cincinnati, Kaskakia, Lexington, Easton, Bethléem, Washington, New-York, Harrisburg, Sunbury

<sup>41</sup> VOLNEY, *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, op. cit., p. 151, 288.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 45, 49, 53. Volney cite en note le récit des pérégrinations de MACKENZIE, *Voyages dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, faits en 1789, 1792 et 1793* (3 volumes traduits par Castéra, Paris, Dentu, an X). Il ne renvoie pas de la même façon aux études géologiques de MITCHILL, publiées entre 1798 et 1800 aux États-Unis, et auxquelles il emprunte abondamment : *Sketch of the Mineralogical History of the State of New York*. Rien, non plus, sur les écrits de SMITH-BARTON : *New Views of the Origin of the Tribes and Nations of America* (1798), *Essay toward a Materia Medica of the United States* (1798-1804), *Elements of botany, ou Outlines of the natural history of vegetables*, le premier manuel de botanique américain (1803). Pas davantage sur le journal de voyage du Suédois PEHR KALM, *En Resa til Norra America* (Stockholm, 1753-1761), traduit en anglais en 1770 (*Travels into North America*). Volney a lu et fait longuement référence à l'ouvrage que l'Anglais WELD publia à Londres en 1799, et qui fut traduit l'année suivante en France par Castéra : *Voyage au Canada pendant les années 1795, 1796 et 1797* (Paris, Lepetit), trois volumes avec une carte hors-texte et onze dessins. Idem pour *An account of six years residence in Hudson's bay*, publié en 1752 à Londres par ROBSON, pour *Present state of Hudson's bay*, d'UMFREVILLE (Londres, 1790), pour *The natural and civil history of Vermont* de Samuel WILLIAMS (Walpole, 1794).



Carte de 1797, par Abraham Bradley Jr. pour le *Morse's American Gazetteer*

- Etapes des voyages de Chastellux
- Etapes du périple de Liancourt
- Lieux cités par Volney

Fort des lettres d'introduction de l'ambassadeur Monroe, Volney additionne, en tout cas, les rencontres officielles et amicales avec Washington à Mount Vernon, Jefferson à Monticello, le quaker antiesclavagiste Mifflin à Philadelphie ou le docteur Thornton à Federal City. Elles sont contrebalancées par ses échanges orageux avec le pasteur Priestley, qui n'appréciait guère cet agnostique anticlérical<sup>43</sup>, avec le président John Adams, dont Volney avait critiqué la *Défense des constitutions des États-Unis*, et enfin avec les diplomates français. Il se démarque de leurs positions sur la Louisiane, jugeant vain de vouloir récupérer ce territoire sur lequel les établissements dépérissent, et de nature à rapprocher un peu plus son pays-hôte de l'Angleterre. Ce trop-plein d'animosité, les lois scélérates d'Adams contre les étrangers suspects, le poussent à écourter son voyage, qu'il interrompt en juin 1798, après tout de même quelques trois ans de pérégrinations (depuis octobre 1795). Dans la longue et sévère préface de son *Tableau du climat et du sol*, il prétend renoncer à aborder l'étude des mœurs, de la législation et de la politique américaines, par peur des réactions haineuses qu'elle aurait pu susciter en un lieu où le sentiment anti-français demeure vif, faiblement assourdi par l'aide de Paris aux Insurgés et depuis exacerbé par les tensions diplomatiques et commerciales. C'est se faire violence et tourner le dos à ses enseignements de l'an III, qui prévoyaient de faire suivre l'histoire biographique et démographique d'un peuple de la connaissance de la constitution morale et politique de la nation dont il relève.

<sup>43</sup> Sur ce point, cf. *La Décade philosophique* du 20 brumaire an VI (10 novembre 1797), p. 268-272 : Priestley, à la lecture des *Ruines*, a conclu dans un pamphlet que Volney était « ignorant » et « de mauvaise foi », lui attribuant les opinions de tous ses interlocuteurs successifs. Volney lui reproche ses idées maintes fois ressassées, et se refuse à toute profession de foi religieuse, « parce que les disputes sur les objets auxquels les seuls instruments sûrs, la raison, les sens, ne peuvent s'appliquer, sont interminables de leur nature ». Il affirme être « dans le doute le plus absolu » et ne pas vouloir remplacer des certitudes détruites par le raisonnement par d'autres certitudes, persuadé que « la présomption, la crédulité, l'entêtement sont, par tout pays, les instruments de la tyrannie, le partage de la servilité, de la sottise et de l'ignorance ».

Alors que les relations internationales sont dégradées entre les deux pays, Volney reprend l'antienne des trois premiers ambassadeurs de la République française aux États-Unis (Genet, Fauchet, Adet) : la terre nouvelle ne correspond pas à l'image idyllique que l'on s'en est forgée outre-Atlantique ; le nouveau régime – pourtant plus ancien que les éphémères constitutions françaises, et fort de textes constitutionnels consolidés et d'une élection présidentielle réussie – paraît fragile. Plus qu'un renouveau, Volney a en effet observé une continuation de la vieille Europe et à ce titre rejeté comme fallacieux l'argument d'un « peuple jeune », que lui opposent ses interlocuteurs pour excuser d'éventuelles imperfections. Quelles sont-elles selon lui ? Des moyens violents récurrents dans les révolutions, une altération de l'esprit public et de la simplicité primitive, un enrichissement accéléré par les guerres européennes, une tendance expansionniste, un défaut de lois, de justice et d'éducation, un risque de guerre civile dans les affrontements entre républicains et fédéralistes. Et l'on passe sur ce que ses lettres révèlent de ses expériences amères de la nourriture et de l'hygiène, du décalage des modes avec Paris et Londres, de l'emprise des avocats sur une société endettée et querelleuse<sup>44</sup>. Son constat d'une inégalité économique et sociale mortifère entre les États du Nord et ceux du Sud est prémonitoire : « la prépondérance de l'intérêt mercantile dans les uns ; celle de l'intérêt agricole dans les autres ; la faiblesse de ceux-ci, causée par les esclaves ; la force de ceux-là, causée par leur population libre et industrielle »<sup>45</sup>. Il montre une rare capacité à concevoir la complexité ethnique née du mixage des traditions culturelles européennes et de leur adaptation à leur nouvel environnement, notamment géographique. Il pointe, comme Liancourt, les contradictions entre, d'une part, le développement politique et économique du territoire, et, d'autre part, les faiblesses morales et intellectuelles susceptibles de remettre en cause la conception du progrès héritée des Lumières, de hâter la dégénérescence du système. En bref, la course à l'argent empêcherait l'émergence de l'intellectuel, du scientifique et de l'artiste quand Volney rêverait que l'on puisse créer un Institut sur le modèle français ...<sup>46</sup> Où l'on retrouve les mises en garde formulées par Diderot dans l'*Adresse aux Insurgents d'Amérique* qu'il avait insérée dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* :

« Puissent ces braves Américains, qui ont mieux aimé [...] perdre leur sang et mourir que de perdre la plus petite portion de leur liberté, prévenir l'accroissement énorme et l'inégale distribution de la richesse, le luxe, la mollesse, la corruption des mœurs, et pourvoir au maintien de leur liberté et à la durée de leur gouvernement ! [...] Qu'ils songent que le bien général ne se fait jamais que par nécessité, et que le temps fatal pour les gouvernements est celui de la prospérité, et non celui de l'adversité »<sup>47</sup>.

Toutes ses observations confirment à Volney la fragilité de l'écriture historique : « [J']ai trouvées accréditées aux États-Unis des notions très fausses d'événements de la Révolution française dont je fus témoin, de même que j'ai reconnu l'erreur de celles que nous avons en France sur beaucoup de détails de la Révolution américaine, déjà dissimulés par l'égoïsme national ou l'esprit de parti »<sup>48</sup>. Lui qui a pu mesurer en Asie les conséquences funestes sur l'opinion de la disette de livres et de gazettes, demeurera cependant viscéralement admiratif de la démocratie telle que la fera fonctionner Jefferson, malgré les attaques de la presse, et sait tout autant combien un éloge de ce système peut indisposer un Premier Consul moins soucieux des libertés. Dans une lettre au président américain du 20 floréal an XI (10 mai 1802), il se laissera aller à cette confiance, qui prouve combien est déjà dégradée son opinion de Bonaparte :

« Heureux le pays où les principes de gouvernement sont l'économie du sang et de l'argent, la modération dans les dépenses privées et publiques, le respect et l'amour de la justice et, sinon l'estime, du

<sup>44</sup> Jean GAULMIER, *Volney, op. cit.*, p. 202-203.

<sup>45</sup> VOLNEY, *Tableau du climat et du sol des États-Unis, op. cit.*, p. VII.

<sup>46</sup> Durand ECHEVERRIA, *Mirage in the West, op. cit.*, p. 190-201.

<sup>47</sup> Denis DIDEROT, *Œuvres complètes* éditées par Jules Assédat, 1875-1877, tome III, p. 324.

<sup>48</sup> Daniel NORDMAN (dir.), *L'École normale de l'an III, op. cit.*, p. 57 : Avertissement à l'édition de 1800 des *Leçons d'histoire*.

moins la compassion de la pauvre espèce humaine et de cette portion appelée peuple, que l'on ne méprise tant que pour avoir le droit de l'écraser. Pauvre Europe, théâtre de carnage et jouet de conquérants !<sup>49</sup> »

## À la rencontre du « bon sauvage » ?

Volney produit en appendice de son tome II (article V) un court texte intitulé *Observations générales sur les Indiens ou sauvages de l'Amérique du Nord*<sup>50</sup>, suivi d'un *Vocabulaire de la langue des Miamis*. Ce dernier montre son intérêt maintenu pour la linguistique. Son désir de réduire en ce dictionnaire une langue parlée et jamais écrite s'inscrit dans un long processus, aux attendus idéologiques variés : les missionnaires chrétiens s'y employaient dès le XVII<sup>e</sup> siècle pour mieux diffuser la Bible (John Elliot pour les Algonquins en 1663) ; le baron de Lahontan avait fait au début du XVIII<sup>e</sup> siècle de la transcription de la langue amérindienne l'un des moyens prioritaires pour maintenir les nécessaires alliances au sein des colonies françaises et pour atteindre à l'altérité, avant d'en user « comme la médiation subversive d'une parole libertine et contestataire »<sup>51</sup> ; en 1821, le Cherokee Sequoyah inventera un langage écrit de 86 caractères pour sa tribu et paraîtra le premier journal bilingue, le *Cherokee Phoenix* ; dix-neuf ans plus tard, James Evans mettra au point un alphabet creek. L'adaptation des Européens aux cultures indiennes, l'intégration progressive de celles-ci dans un « processus de civilisation », sont évidemment dépendantes de la maîtrise des idiomes. Si le débat sur les bienfaits d'une langue nationale agite les Assemblées françaises depuis 1793 – et Volney a applaudi au décret de Barère sur la propagation du français<sup>52</sup> –, les témoignages des coureurs des bois, largement repris dans la littérature contemporaine sur les États-Unis, ont pourtant prouvé qu'au-delà de l'*ojibwé* des Grands lacs ou du *mobilien* de la basse vallée du Mississippi, les dialectes frappaient par leur complexité et leur diversité, y compris au sein d'une même famille linguistique (algonquin, iroquois, creek, sioux, etc.). Les sociétés indiennes, volontiers taiseuses, habituées à l'écoute et aux silences, se montrent peu empressées d'apprendre une langue étrangère et de partager les leurs, dont elles sont fières de la force identitaire et religieuse, de leurs infinies nuances selon la position sociale du locuteur, son sexe, son âge. Un sabir simplifié, accompagné d'un mimétisme de signes et de comportements, suffit le plus souvent à la traite, la norme n'étant pas au recours à un interprète<sup>53</sup>.

Les observations de Volney sont issues d'un séjour à Poste-Vincennes, ville fondée en 1732 par des Français à la frontière des actuels États de l'Indiana et de l'Illinois, dans l'ancienne Louisiane, sur les bords de la rivière Wabash. Là est le territoire ancestral des Algonquins de la nation Miami qui, battus lors de la bataille de Fallen Timbers par le général Wayne, en 1794, ont commencé un exil vers l'Ouest après avoir cédé par le traité de Greenville (1795) tout l'est de l'Ohio à la république américaine. C'est pourquoi Volney, dans la continuité des déplorations séculaires sur les conséquences de la conquête des Amériques, introduit son propos en soulignant combien « cette espèce d'hommes [est] déjà devenue rare à l'est des Alleghanis » - « cette espèce d'hommes » à laquelle toutefois un développement annexe suffit, tandis que le

<sup>49</sup> Cité par Jean GAULMIER, *Volney, op. cit.*, p. 265.

<sup>50</sup> Nous utilisons la réédition qui en a été faite par les éditions Coda, Tanger, 2009 – diffusée par les Presses universitaires de France.

<sup>51</sup> LAHONTAN, *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale, Suite du voyage de l'Amérique, Dialogues ou Entretiens entre un Sauvage, et le baron de Lahontan, Mémoires de l'Amérique septentrionale*, in *Œuvres complètes*, édition critique par Réal OUELLET et Alain BEAULIEU, Montréal, Presses de l'université de Montréal, Bibliothèque du Nouveau Monde, 1990 ; Françoise LE BORGNE, « "Prendre langue" auprès des sauvages : les enjeux de la parole amérindienne dans l'œuvre du baron de Lahontan (1702-1703) », à paraître.

<sup>52</sup> Jean GAULMIER, *L'Idéologue Volney, op. cit.*, p. 291 ; Brigitte SCHLIEBEN-LANGE et Frantz KNAPSTEIN, « Les idéologues avant et après Thermidor », *AHRF*, n°1-1988, p. 35-59.

<sup>53</sup> Gilles HAVARD, *Histoire des coureurs de bois (Amérique du Nord, 1600-1840)*, Paris, Les Indes savantes, 2016, p. 479-489.

texte principal ne parle que d'une nation policée ... Les chefs tribaux ont été totalement exclus des négociations sur l'Indépendance en 1783<sup>54</sup>, malgré les conséquences de la frontière alors dessinée ; ils ont subi les conséquences des guerres résiduelles que provoquent dans les années 1790 les empiétements sur les territoires des Creeks, des Séminoles, des Cherokees. Ceux qu'il rencontre ne cesseront de dire à Volney combien les inquiète la multiplication rapide de leurs envahisseurs, qui les renvoient au-delà du Mississipi. Ainsi le chef Ouya, à Poste-Vincennes, où s'échangent les peaux de daim :

« Avant la guerre, nous étions unis et tranquilles ; nous commençons à cultiver le maïs comme les Blancs. Aujourd'hui, nous ressemblons à une bande de daims poursuivie par des chasseurs ; nous n'avons plus ni feu ni lieu : chacun de nous se disperse, et bientôt nous ne laisserons plus de traces si quelqu'un ne vient à notre aide » (p. 21).

Quelles sont alors les sources auxquelles puise Volney pour approcher la réalité amérindienne ? Il a certainement une approche diplomatique à l'égard des nations, comme Lafayette avait pu la développer pendant la guerre d'Indépendance ; après tout, l'Angleterre l'Espagne ou la France, la première après 1783, la seconde dès 1784, la troisième au printemps 1796, au gré de leurs difficiles relations avec la jeune république, avaient envisagé d'armer des tribus creeks ou cherokees<sup>55</sup>. Il sait combien les ambassadeurs français, Fauchet le premier, prédisent d'ici à une cinquantaine d'années la fin du monde amérindien la « force sociale triomphant de l'« état de nature », la *polis* d'un univers ensauvagé<sup>56</sup>. Il a très vraisemblablement échangé avec Jean-Nicolas Demeunier, son collègue aux États généraux, comme lui assidu du salon Helvétius, qui a publié en 1776 l'*Esprit des usages et coutumes des différents peuples*, puis en 1786, en marge de sa collaboration à l'*Encyclopédie méthodique* de Panckouke sur « L'Amérique, nouveau continent ou nouveau monde », un *Essai sur les États-Unis*, enfin, en 1790 une version augmentée, trois volumes intitulés *L'Amérique indépendante, ou les différentes constitutions des treize provinces qui se sont érigées en républiques sous le nom d'États-Unis d'Amérique*. Compilation de récits, de traductions de précédents voyages, le premier ouvrage croit trouver outre-Atlantique le monde sauvage des origines, riche d'êtres humains fiers et indépendants, courageux et brutaux, se contentant d'une existence frugale sur laquelle pèse la question des subsistances. La seconde publication est une histoire politique, économique et statistique de la jeune république, pour laquelle l'auteur échange avec Jefferson, sur recommandation de La Rochefoucauld. Demeunier lance dans l'*Encyclopédie* un appel aux Européens américanisés : leur liberté ne survivra qu'à l'aune de la justice qu'ils accorderont aux natifs dont ils ont pris les terres. En mars 1795, après deux ans de périples en Europe, ce proscrit politique émigre aux États-Unis, où il fréquente Liancourt, Talleyrand et brièvement Volney – s'il fait partie de son comité d'accueil, il quitte Philadelphie pour la France le 12 novembre 1795, déçu du Nouveau Monde et sans avoir visité les peuples amérindiens vers lesquels le portaient ses réflexions anthropologiques<sup>57</sup>.

Volney a, en tout cas, une connaissance livresque du monde qu'il prétend découvrir. Il cite Bernard Romans, Jonathan Carver, Jean Long- qui a mené des supplétifs indiens contre les Insurgents -, Edouard Umfreville, Oldmixon, soit autant d'auteurs qui ont publié à Londres, durant le siècle, des témoignages de leurs expéditions américaines<sup>58</sup>. On sait que la *Décade*

<sup>54</sup> Colin G. CALLOWAY, « La révolution américaine en territoire indien », *AHRF*, n° 1-2011, p. 131-150.

<sup>55</sup> Yves BENOT, *Les lumières, l'esclavage, la colonisation*, Paris, Editions La Découverte, p. 295-310 : « La Révolution française entre les Indiens et le modèle américain ».

<sup>56</sup> Cité par Y. BENOT, *op. cit.*, p. 303.

<sup>57</sup> Edna Hindie LEMAY, « L'Amérique dans les récits d'un Parisien franc-comtois (1776-1795) », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, vol. 84, n° 3-1977, p. 307-316 ; Allan POTOFSKY, « Le corps consulaire français et le débat autour de la « perte » des Amériques. Les intérêts mercantiles franco-américains et le commerce atlantique, 1763-1795 », *AHRF*, n° 1-2011, p. 33-57.

<sup>58</sup> Bernard ROMANS, *A Concise History of East and West Florida*, Londres, 1774 ; Jonathan CARVER, *Travels through the interior parts of North America*, Londres, 1778 ; Edouard UMFREVILLE, *The present state of Hudson's*

*philosophique, littéraire et politique*, dans son premier numéro, en l'an II, a rendu compte avec enthousiasme de la traduction française de l'ouvrage de Long, « trafiquant et interprète de langues indiennes », que Billecocq vient de publier à Paris ; la confrontation, des pionniers au Grand Désert américain, courageuse et intéressée (on parle déjà d'or), la rencontre avec « les sauvages », dans lesquels sont censés résider « les traits primitifs de l'espèce humaine », ses vices et ses vertus, font déjà partie des topiques, ce qui n'exclut pas des prétentions plus ethnologiques :

« Personne n'ignore combien ils l'emportent sur nous, du côté des forces et de l'adresse corporelles ; ils chassent, ils nagent bien mieux qu'aucun Européen ; ils supportent la fatigue et la faim à un excès inconcevable ; des courses de trois ou quatre cent lieues ne les étonnent pas ; ils seront quelquefois absents de leurs familles une année entière et davantage ; et pendant ce temps ils errent dans les bois, vivent des ratissures de l'écorce intérieure des arbres et de racines sauvages. Dans leurs marches ordinaires, ils ne prennent souvent qu'une médiocre quantité de blé d'Inde et de sucre d'érable qu'ils mêlent avec de l'eau, après avoir battu le bled entre deux pierres ; et cette nourriture suffit pour les soutenir

Religieux jusqu'à la superstition, ils s'adressent à tout moment à Kitlcher Manitoo, au maître de la vie ; mais malheureusement Matchie Manitoo, ou le mauvais esprit, est souvent celui qui dirige leurs actions. Le courage est chez eux la première et presque la seule vertu ; le nom de brave guerrier est le plus grand éloge qu'ils ambitionnent ; celui de vieille femme la plus grande injure qu'on puisse leur dire. Aussi poussent-ils le mépris de la vie et des plus cruelles douleurs plus loin qu'on ne peut l'imaginer. Les tourmens qu'ils font souffrir à leurs prisonniers sont horribles [...] »<sup>59</sup>.

Nul doute que Volney ne puisse ignorer, ne serait-ce qu'au fil de ses rencontres, les deux visions qui, au fil du siècle, ont divisé les Américains. La traditionnelle, puritaine, assimile jeune nation et civilisation et, *de facto*, rejette les indigènes au mieux comme contre-modèle, au pire comme animaux sauvages et corrompus exclus de l'ordre chrétien. Ainsi les veut encore en 1782 Hugh Henry Brackenridge dans ses *Atrocités indiennes*, insistant sur les rencontres sanglantes avec l'armée fédérale, le martyr des prêtres scalpés, l'aspect physique démoniaque d'individus vivant exclusivement de la chasse. La vision des Lumières plaide, elle, l'égalité des hommes à la naissance, les vertus et la pureté naturelles, en lesquelles pourraient se retrouver des Amérindiens dont les sociétés semblent capables d'une certaine harmonie, comme tendent à le montrer des publications toujours plus nombreuses. Mais elles achoppent elles aussi sur la cynégétique, qui rend ses acteurs incapables de sédentarisation, donc de l'entretien d'une propriété agricole et de la participation à une économie de marché, considérées comme la voie d'accès principale à l'intégration à la nation américaine et à la citoyenneté, notamment par Jefferson. Or, de telles analyses se fondent sur une ignorance de la diversité des écosystèmes amérindiens, des limites du nomadisme (lorsqu'il existe) et de l'histoire récente, car c'est bien l'intérêt outrancier des Européens pour le commerce des peaux qui a depuis le XVI<sup>e</sup> siècle inspiré à nombre de tribus un changement d'économie : après tout, Hurons et Iroquois étaient à l'origine horticulteurs ... Plus rares sont les écrits qui renvoient les Américains aux principes énoncés dans leurs textes fondateurs pour faire de leurs empiétements successifs et brutaux sur les terres ancestrales, de leur rejet de la vie sylvestre, autant de dénis de justice et d'humanité – en France, Milscent est de ceux-là, dès 1793, dans *Le Créole patriote*<sup>60</sup>.

Les premières impressions de Volney portent sur la quasi-nudité des Amérindiens, les peintures géométriques qui colorent leurs visages, les bijoux qui leur percent le nez et les oreilles, le soin mis aux coiffures ou à l'épilation du corps, les chaussons de peau, la rareté et la bigarrure des chemises, la rusticité de leur matériel (couteau, casse-tête, pipe), à peine

---

Bay, Londres, 1790 ; John OLDMIXON, *The British Empire in America*, Londres, 1708. Sur toute la littérature française inspirée par les voyages en Amérique du Nord, voir Durand ECHEVERRIA et Everett C. WILKIE, *The French Image of America : a chronological and subject Bibliography of french books printed before 1816 relating to the British North American Colonies and the United States*, Londres, Scarecrow Press, 1994, 2 vols.

<sup>59</sup> *La Décade philosophique, littéraire et politique*, tome 1, an II, p. 478-480.

<sup>60</sup> Y. BÉNOT, *op. cit.*, p. 298.



démence par le succès des petits miroirs, leur goût immodéré pour l'eau-de-vie, en échange de laquelle ils se défont des peaux tannées et de tous leurs biens, tombant facilement dans la mendicité. Devant les scènes de perdition à laquelle conduisent une acculturation forcée et des mutations économiques brutales du quotidien amérindien, Volney ne voit que libations, grossièretés, exclamations outrancières contre toute raison. Distinguant plus loin « un caractère vagabond, dissipateur et féroce », il multiplie propos et comparaisons dépréciatifs qui renvoient au règne animal : « boire à la manière des singes », « vautrés littéralement avec les porcs », « de la nature des tigres et des bêtes féroces ». Il reste en cela fidèle aux principes physiques de la morale qu'il compilait en 1793 dans son *Catéchisme du citoyen français* : n'opposait-il pas alors aux vertus individuelles (la science, la tempérance) l'ivrognerie, l'incontinence et l'impudeur ?

Il ne renonce pas aux accusations de cannibalisme, construites depuis les gravures de Le Moyne illustrant les relations de Théodore de Bry, jusqu'aux assertions de Brackenridge : il décrit longuement la technique du scalp et fait un geste commun et systématique de la dévoration du corps de l'ennemi rescapé du combat. Seul un état de transe proche de celui des martyrs religieux lui semble susceptible d'expliquer la douleur ainsi acceptée ou infligée. Des notions mal définies (sachems, manitous), amalgamées à des conceptions plus communes (des bons et des mauvais génies), des soupçons de superstition, l'omniprésence seulement pressentie du rapport à la nature, ne lui permettent cependant pas de comprendre les rites et les croyances amérindiens. Au-delà de trop furtives notes sur une jeunesse belliqueuse et provocatrice, les codes de l'honneur lui demeurent inconnus ; ils lui permettraient de prendre quelque distance avec les récits enjoués des prouesses physiques et combattantes qui l'épouvantent. À la lecture de cet appendice du *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, ouvrage dont il reproduit de larges extraits dans *La Décade philosophique*, Cabanis se sent conforté dans ce qu'il avait retenu de la lecture de Bernard Romans :

« Bernard Romans peint les sauvages tels que Volney les a vus, sales, ivrognes, fainéants, voleurs, d'un orgueil excessif, en même temps de la vanité la plus puérile et la plus facile à blesser ; et alors cruels, altérés de sang, implacables dans leur haine, atroces dans leur vengeance. Il représente les *Chicassas* sous de plus odieuses couleurs que les autres. Les *Chactas* paraissent avoir quelque idée de la propriété mobilière : aussi valent-ils un peu mieux. Ils ont de la bonne foi ; ce qu'on ne rencontre jamais chez ceux à qui l'idée du *tien* et du *mien* est étrangère, cette idée dont tous les visionnaires admirateurs de Rousseau font dériver tous les vices et tous les malheurs. Mais les *Chactas* ne sont pas moins pédérastes que les *Chicassas* »<sup>61</sup>.

Les longs renvois aux textes de Sophocle, Euripide, Homère et Thucydide pour interroger l'au-delà, l'âme des guerriers et les drames éternels de l'humanité, les comparaisons des structures et des rivalités familiales avec la Corse, où Volney s'était brièvement installé, ne font guère sens. Mais l'association des références à l'Antiquité grecque et romaine au monde sauvage est aussi manière de contester les modèles chers aux hommes de l'an II<sup>62</sup>. Le mépris pour les pictogrammes (« méthode imparfaite, équivoque et bornée ») équivaut à nier l'ancienneté des pratiques artistiques – donc de ce qui, aux yeux de l'auteur, pourrait définir une civilisation. Les simples et fallacieux propos des aubergistes, qui lui font croire à l'inhospitalité, à l'anarchie (dont on sait la vindicte qui l'accompagne alors dans le discours politique français) et à la brutalité des tribus, mais aussi les difficultés de la langue, le dissuadent d'y séjourner comme il s'apprêtait à le faire pour réitérer son expérience syrienne<sup>63</sup>, se

<sup>61</sup> *La Décade philosophique*, 30 frimaire an XII (22 décembre 1803), p. 516.

<sup>62</sup> Brigitte SCHLIEBEN-LANGE et Frantz KNAPSTEIN, « Les idéologues avant et après Thermidor », art. cit., p. 71 : Volney, dans ses Leçons d'histoire, rapprochait déjà Sparte et Rome des Huns et des Vandales pour les violences, les guerres et les tyranies dont leurs gouvernements s'étaient rendus coupables, pour les factions et les passions qui les déchiraient.

<sup>63</sup> Et Cabanis de reprendre à son compte les préventions de son ami dans *La Décade philosophique* 30 frimaire an XII (22 décembre 1803), p. 522 : « Les sauvages de l'Amérique septentrionale sont trop peu avancés dans la

souvenant avec empathie de l'accueil des Bédouins du désert, autre peuple nomade. Aucune rencontre avec les « Indiens blancs », les « coureurs des bois », ces colons ayant adopté le mode de vie des autochtones et vivant en leur sein, souvent agrégés par des unions matrimoniales, ne lui permet de rendre plus complexe son analyse ethnographique<sup>64</sup>.

Volney préfère alors, à Philadelphie, s'en remettre à Wels, interprète du général Wayne auprès des Miamis, qui l'avaient enlevé à l'âge de treize ans. Wels, en l'hiver 1797-1798, est justement accompagné de Michinakoua (Petite-Tortue), ancien chef de la coalition amérindienne<sup>65</sup> qui avait signé le traité de Greenville. Devant ce notable désormais pacifié, gagné à l'agriculture et habillé à la mode européenne, comme Wi-jún-jon (Tête d'œuf de pigeon) que peindra quarante ans plus tard George Catlin, le Français fait taire ses préventions pour, au contraire, réfuter les discours sur la couleur de peau. Il ne cesse de débattre sur la notion de race. La ressemblance physique du chef indien avec les Tartares, de ses congénères avec les Bédouins, le laisse songeur, respectivement sur le lien entre les continents (*via* le détroit de Béring) et sur le modelage des physionomies par les conditions de vie. Grâce à Wels, il passe dix rencontres à essayer d'établir son dictionnaire. Il profite aussi de ces entretiens pour inciter ses compagnons à des comparaisons entre les nations indiennes installées du lac Érié à la Wabash River, et à discuter de la géologie et du climat. Cela ne l'empêche pas d'extrapoler sur la manière violente dont les tribus se débarrasseraient des infirmes, des vieillards, quand les difficultés du quotidien, et particulièrement de l'alimentation, offrent des terrains propices aux maladies de carence et supposent une étonnante robustesse – celle que les hommes ne cessent de mesurer à la chasse ou au combat, laissant aux femmes tâches ménagères et agriculture. Volney ne parie pas sur la bonté du premier homme : envie, haine, vengeances perturbent la vie sauvage, plus vives au fur et à mesure que se réduit l'œkoumène ancestral sous la pression militaire des colons. Convaincu que les indigènes vivent « en bandes, en troupes, mais point en corps organiques de société », encore que cet état a-institutionnel puisse être l'une des conséquences malheureuses de la conquête, il ne se projette pas davantage dans la réussite d'une intégration des Amérindiens à la jeune république. La rupture économique et culturelle serait trop forte, les usages sociaux trop différents, l'orgueil trop grand et le regard des tribus sur ceux qui s'y risqueraient trop durement réprobateur – les anciens ne voient-ils pas dans l'imitation des Blancs les éléments d'un irrémédiable déclin ? Toute la conviction de Volney, aussi agrarienne que celle de ses amis américains, et aux antipodes de nations qui ignorent la propriété foncière, sinon le temps d'une halte et circonscrite à l'étroite parcelle de l'habitation, tient pourtant dans ce qu'il rapporte des propos de Wels :

« Parmi nous, dit M. Wels, pour peu que l'on ait un peu d'industrie, l'on se procure au présent une vie commode et l'on se prépare pour l'avenir des douceurs dont la vieillesse fait sentir tout le prix. On crée une ferme, on élève des enfants qui lorsqu'on est impotent vous closent doucement les yeux. Dans l'état sauvage, au contraire, toute jouissance se borne à boire, à manger (encore pas toujours), à chasser ; toute carrière d'ambition se réduit à être grand guerrier, célèbre chez cinq cents ou six cents hommes. L'âge vient, les forces baissent, la considération décline, et l'on finit par les infirmités, le mépris, l'extrême misère, et la nécessité ou le besoin de se faire tuer » (p. 17).

---

civilisation pour connaître et respecter les lois de l'hospitalité ; ils sont trop capricieux pour qu'on puisse compter sur quelque sentiment fixe de leur part ; l'autorité des chefs est trop méconnue pour qu'il puisse y avoir la plus faible police au sein des peuplades ; enfin, dans leurs villages, ils vivent isolés, pleins de méfiances, de jalousies, se dressant chaque jour des embûches secrètes, et se livrant à ces *vindettes* implacables qui caractérisent partout l'état de barbarie ».

<sup>64</sup> Yves BENOT, « Les sauvages d'Amérique du Nord : modèle ou épouvantail ? », *Cromohs*, n° 10 (*Le problème de l'« altérité » dans la culture européenne aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : anthropologie, politique et religion*), 2005, p. 1-12

<sup>65</sup> Outre les Miamis, elle comptait des Shawnees, des Potawatomis, des Ottawas, des Ojibways et des Delawares.

Du salon d'Auteuil du couple Helvétius, foyer de l'américanisme, aux États-Unis, il y a plus d'un pas et deux républiques issues d'une guerre civile de part et d'autre de l'Atlantique. Volney a pénétré plus à l'Ouest de l'Amérique du Nord que ses prédécesseurs. Le partage des thèmes et des intérêts anthropologiques de la Société des Observateurs de l'Homme, à laquelle il n'appartiendra pourtant pas<sup>66</sup>, est évident lorsqu'il analyse le rapport de l'individu à son milieu, la théorie des climats, les races, l'évolution historique et le processus de civilisation. Cette compréhension partielle et partiale de l'altérité, qui s'ajoute à la timidité d'une étude sur les États-Unis évitant de froisser les pouvoirs en place de part et d'autre de l'Atlantique, en dit cependant long sur les balbutiements des sciences morales et politiques. Elle est tout autant révélatrice du mélange des genres entre savoir et pouvoirs, Volney s'attachant à l'un et aux autres à l'heure où la France imprime brutalement sa marque aux territoires annexés ou alliés et ânonne sa diplomatie transatlantique. Elle démontre aussi les limites de l'apport des voyages et des observations de terrain à l'écriture historique, à rebours des leçons de l'École normale de l'an III. Fort de sa méthode analytique, Volney est cependant assez subtil et suffisamment obnubilé par les conditions naturelles de l'espace américain pour éviter de croire au mirage d'une importation naturelle des traditions culturelles européennes dans le Nouveau-Monde. Il perçoit la divergence des rythmes de développement, des valeurs fondatrices, dût-il heurter un Roederer admiratif de la rapide prospérité américaine et choqué par l'agressivité du voyageur, ou contrarier son ami Cabanis, persuadé que les grandes nations partagent un même langage<sup>67</sup>. Lui-même ne rejette d'ailleurs pas totalement l'espoir d'une famille des peuples régie dans le futur par la loi de la nature et le code de la raison<sup>68</sup>. Mais il sait combien ce dernier, établi à partir de 1789 en France dans une accélération bénéfique du progrès, peut vite être entravé par le fanatisme qu'il distingue, comme tous les Idéologues, dans une Terreur aux causes multiples, dont la corruption des milieux politiques et financiers, l'indifférence de la masse à la chose publique<sup>69</sup>. Son récit partage donc la même déploration contre le matérialisme ou les faiblesses morales et intellectuelles que celle exprimée avant lui par Chastellux ou La Rochefoucauld.

Alors que sa croyance en la reviviscence des civilisations anciennes ou dans la marche en avant de la « civilisation » européenne est balancée par son attention aux prémices d'une dégénérescence ou d'un déclin rapide, ses notes sur le monde amérindien - un champ d'observation dont il ne franchit pas plus les bornes invisibles que son ami Demeunier - révèlent sa grille d'analyse. Son souci de scientificité, traduit dans ses transcriptions linguistiques, ne naît pas du désir d'un conservatoire des us et coutumes au moment où il observe les premiers pas sur le « chemin des larmes ». Les nécessités immédiates d'établir un dialogue qui lui permette d'exposer les idées qu'il a mûries l'emportent, au besoin en fossilisant une langue pour mieux imposer une culture de l'imprimé qui ignore la place exacte de l'oralité et du geste dans les échanges amérindiens. Son approche économique-ethnologique doit beaucoup à la physiocratie ou à l'agrarisme défendus par Jefferson : la propriété individuelle, une élite de la fortune et des capacités lui apparaissent bien comme le fondement de la liberté démocratique et citoyenne. Dans les Amérindiens qui s'en détournent, mortellement bouleversés par l'avancée des colons, il ne voit plus les « bons sauvages », la bonté naturelle défendue par Rousseau ou Mably. L'éloignement progressif de la philanthropie littéraire des années 1770-1780, anti-mercantile, dénonciatrice des excès des conquêtes, telle que la portaient Raynal,

---

<sup>66</sup> Jean-Luc CHAPPEY, *La Société des Observateurs de l'Homme (1799-1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002, p. 335 et sqtes.

<sup>67</sup> Durand ECHEVERRIA, *Mirage in the West*, *op. cit.*, p. 197-205, 258.

<sup>68</sup> François PICAUVET, *Les Idéologues. Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc. en France depuis 1789*, Paris, Félix Alcan, 1891, p. 128-140.

<sup>69</sup> Joanna KITCHIN, *Un journal philosophique. La Décade (1794-1807)*, Paris, 1956, p. 147-148.

Diderot, Saint-Lambert, est patent<sup>70</sup>. L'effacement du mythe est facilité par la défiance de Volney envers l'intervention des éléments les plus populaires sur la scène historique, défiance nourrie par son analyse de la Révolution française<sup>71</sup>, par sa conviction aussi d'une nécessaire acculturation à la citoyenneté par l'éducation<sup>72</sup>. Son ami Cabanis, commentant cette portion de son œuvre, conclura qu'il faudrait, comme le préconisaient les missionnaires, saisir « les sauvages [...] dans le nid » pour les mettre sur la voie du progrès<sup>73</sup>. L'agnostique Volney serait-il pris au piège de la Bible, plus indulgent à l'égard du Proche-Orient qu'elle met en scène qu'avec l'Amérique indienne qu'elle ignore ? Ne participe-t-il pas, *volens nolens*, à « l'émergence d'une nouvelle conception de la civilisation comme processus spécifique à l'espace géographique européen », légitimant de nouvelles formes de domination coloniale<sup>74</sup> ?

**Philippe BOURDIN**

Université Clermont-Auvergne  
Centre d'Histoire « Espaces & Cultures »  
F-63000 Clermont-Ferrand, France  
phbourdin@laposte.net

---

<sup>70</sup> Anne DENEYS-TUNNEY, « Voyageurs, "Sauvages" et droit d'hospitalité dans l'œuvre de Volney », in Alain MONTANDON (dir.), *L'hospitalité au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2000, p. 191-208.

<sup>71</sup> Sur ces analyses de la Révolution, et particulièrement de la Terreur, rapportée à la notion de civilisation, voir Jean-Luc CHAPPEY, *Sauvagerie et civilisation*, Paris, Fayard, 2017, particulièrement le chapitre « Actualités du sauvage ».

<sup>72</sup> Georges GUSDORF, *Les sciences humaines et la pensée occidentale*, tome VIII : « La conscience révolutionnaire. Les Idéologues », Paris, Payot, 1978, p. 297.

<sup>73</sup> *La Décade philosophique*, 30 frimaire an XII (22 décembre 1803), p. 524.

<sup>74</sup> Jean-Luc CHAPPEY, « L'Europe au crible de l'écriture de l'histoire sous l'Empire », in François ANTOINE, Jean-Pierre JESSENNE, Annie JOURDAN et Hervé LEUWERS (dir.), *L'Empire napoléonien. Une expérience européenne ?*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 50.